Mystiques dans l'Esprit

Invitation à prier la Parole

« A Dieu qui nous a choisis, nous a appelés et nous a réservés pour Lui, nous répondons par un don total et exclusif de nous-mêmes. La primauté de Dieu, qui naît de la libre et affectueuse initiative de Dieu vis-à-vis de nous, se traduit dans l'offrande inconditionnée de nous-mêmes [...] Ce n'est que dans la force de l'Esprit que nous pouvons vivre cet appel ; c'est Lui qui dans l'histoire de l'Eglise attire sans cesse de nouvelles personnes à percevoir l'attrait d'un choix si engageant ; c'est Lui qui a suscité Don Bosco, au projet apostolique duquel nous avons adhéré par la profession religieuse ».[1]

Pour approfondir, en priant, la dimension spirituelle de notre vocation salésienne, le P. Juan J. Bartolomé nous propose deux schémas de prière de méditation : le premier, centré sur un compte rendu paulinien de sa vocation ; le second sur l'unique récit évangélique de vocation non réussie. Tous les deux, même s'ils sont très différents, soulignent que pour suivre Jésus on doit d'abord Le trouver pour ensuite laisser absolument tout, même s'il s'agit de ce qui est bon pour la personne appelée, comme la loi de Dieu ou les biens de Dieu.

En racontant aux galates l'origine de sa vocation Paul leur révèle la raison essentielle de sa passion apostolique : il a été 'trouvé' par le Ressuscité et a trouvé la mission de sa vie. Une expérience personnelle de Dieu, qui lui a fait connaître son Fils dans son cœur, l'a conduit immédiatement à prêcher l'Evangile. Sans rencontre avec Dieu le croyant ne rencontre pas sa vocation.

Le souvenir du jeune homme, bon et riche, qui ne put pas suivre Jésus parce qu'il ne voulut pas se détacher de ses biens, devient un avertissement permanent pour tous ceux qui le suivent de nos jours. Devrait nous faire rougir le fait que Jésus ait compté sur nous, alors que nous n'étions pas en mesure de lui dire que nous avions déjà observé tout ce que Dieu attendait de nous ; devrait nous faire avoir honte encore plus le fait que nous continuions à le suivre, en restant toutefois attachés à nos biens, et que nous cherchions en Lui le Bien et qu'en même temps nous continuions à accumuler d'autres biens.

---

[1] Piste de réflexion et de travail sur le thème du 27ème Chapitre général, *ACG* 413 (2012) pp. 69-70.

I. Rencontrer le Christ pour rencontrer sa propre vocation : Ga 1,13-17

En écrivant aux galates, vingt ans après sa 'conversion', Paul rappelle, encore une fois tout ce qui s'est produit sur le chemin de Damas. Il n'exprime pas cette confession comme une confidence ; c'est plutôt un argument dans la défense de son Evangile. Il ne parle pas à des néophytes fidèles, mais à des "hommes stupides" qui "avec rapidité" sont en train d'abandonner la grâce du Christ et passent à un autre Evangile (Ga 3,1 ; 1,6). On ne peut pas se tromper sur le ton aigre et polémique de son témoignage.

1. Pour comprendre le texte

Fondées par l'apôtre quelque temps auparavant (Ac 16,6 ; 18,23), les communautés de la Galatie l'avaient accueilli "comme un ange de Dieu, comme le Christ Jésus" (Ga 4,14) et avaient cru à sa prédication en recevant l'Esprit et à la suite de beaucoup de grands miracles (Ga 3,2.5). La première ferveur, malheureusement, ne dura pas bien longtemps (Ga 1,6) : la visite de certaines personnes qui présentèrent "un autre évangile" (Ga 1,7) jeta le doute sur l'exactitude de l'Evangile prêché par Paul et, même, sa légitimité apostolique. La 'crise galate' fit exploser chez l'apôtre la réaction la plus démesurée et la plus désagréable de toutes celles attestées dans l'ensemble de ses Lettres (Ga 1,7-9 ; 4,17-20 ; 5,7-12 ; 6,12-14).

Contexte immédiat

Donc, pour défendre son ministère, Paul se présente "apôtre, non de la part des hommes, ni par un homme, mais par Jésus Christ et Dieu le Père" (Ga 1,1) ; et comme apologie de l'Evangile prêché en Galatie il affirme sans hésiter ne pas l'avoir "reçu ni appris d'un homme, mais par révélation de Jésus Christ" (Gal 1,12). L'apôtre peut donner pour sûr que les galates connaissaient bien les faits (Ga 1,13.22) : ce qu'il dit – et la manière dont il le dit – focalise leur attention sur tout ce qui est décisif pour Paul : *Dieu est à l'origine de son apostolat* et le *Fils de Dieu est l'unique contenu de l'Evangile* qu'il prêche (Ga 1,11-12). Tout ce qu'il déclare, et d'une manière emphatique, démontre son indépendance apostolique et l'origine divine de son annonce.

Le texte

Pour renforcer les deux assertions, il se met à raconter ce qu'il avait fait *avant* et *après* la rencontre avec le Ressuscité, sans faire un véritable compte rendu de l'événement. C'est le modèle qu'il utilise aussi en Ph 3 : il distingue bien entre l'étape préchrétienne depuis les premiers pas jusqu'à l'acceptation de Jésus comme Seigneur, son passé de persécuteur impitoyable (Ga 1,13-14) et le présent de missionnaire infatigable (Ga 1,15-24).

Les parties du récit sont toutes les deux crédibles, mais sommaires, centrées sur les 'conduites', l'une juive et l'autre chrétienne, du protagoniste. L'apôtre présente les faits sans les embellir, et il ne cherche pas la bienveillance des lecteurs. Tandis qu'avant il ne voulait que la ruine de l'Eglise, à présent il se dévoue complètement à sa diffusion. A la différence d'avec Ph 3, qui présente plus nettement la portée subjective de l'événement, Ga 1 révèle un élément nouveau, plus objectif et fondamental : *Dieu a été l'auteur de son*

changement. Celui-ci ne consiste pas tant en une transformation de la conduite, ni en une modification de foi : "Dieu a jugé bon de révéler en moi son Fils afin que je l'annonce parmi les païens" (Ga 1,16).

ANTÉCÉDENTS :
un temps de cruelle persécution de l'Eglise (Ga 1,13-14)

Paul ne semble pas avoir honte de son passé, alors que désormais il est devenu un apôtre reconnu, il en parle aux galates. Il ne devait pas se repentir d'avoir été un juif pratiquant, qui s'intéressait avec zèle à entretenir les traditions de son peuple et se montrait intransigeant envers ceux qui ne les observait pas. Jamais il ne s'est montré embarrassé ou coupable ; c'est justement pourquoi sa position sera plus sincère et fera davantage autorité : hériter une foi et des traditions qui ne conduisent pas au Christ ne sert à rien.

> ***13Vous avez entendu parler de mon comportement naguère dans le judaïsme : avec quelle frénésie je persécutais l'Eglise de Dieu et je cherchais à la détruire ; 14je faisais des progrès dans le judaïsme, surpassant la plupart de ceux de mon âge et de ma race par mon zèle débordant pour les traditions de mes pères.***

Connu des lecteurs, Paul ne cache pas son passé. Plutôt, et pour présenter plus nettement ce qu'il dira ensuite, il le mentionne en ramenant l'étape juive de sa vie – la moitié environ ! – à une persécution sans mesure de la communauté de Jérusalem. Il semble reconnaître n'avoir fait rien d'autre, comme le rappelle Luc, depuis le temps de sa jeunesse (Ac 7,59 ; 8,1 ; 22,20 ; 26,10). Il est, en effet, le seul des premiers persécuteurs de l'Eglise à être rappelé par son nom : "Quant à Saul, il ravageait l'Eglise : il pénétrait dans les maisons, en arrachait hommes et femmes et les jetait en prison" (Ac 8,3).

Pas même ici Paul ne révèle les raisons d'une conduite si brutalement antichrétienne. Il ne voit pas d'intérêt à la justifier. Il laisse, cela oui, l'affirmation de sa résolution (*détruire l'Eglise de Dieu*), de l'efficacité de son intervention (*surpasser la plupart de ceux de mon âge*), et du motif plus personnel (*le zèle débordant pour les traditions de mes pères*). S'il persécutait avec frénésie les disciples du Christ ce n'était pas parce qu'il était sanguinaire ou malveillant, mais parce que, pratiquant convaincu, il ne supportait pas de défections ni de déviations vis-à-vis de la foi des pères. *De cette fidélité extrême à la loi Dieu lui-même le libéra.*

CONSÉQUENCES :
appelé à connaître le Fils et à l'annoncer parmi les païens (Ga 1,15-17)

Dans l'ensemble des Lettres de Paul, comme aussi dans tout le NT, on ne trouve pas une seule description de l'événement de Damas qui aille au-dessus, ou même puisse être en comparaison, de cette courte annotation biographique.

> ***15Mais, lorsque Celui qui m'a mis à part depuis le sein de ma mère et m'a appelé par sa grâce, a jugé bon 16de révéler en moi son Fils afin que je l'annonce parmi les païens, aussitôt, sans recourir à aucun conseil humain, 17ni monter à Jérusalem auprès de ceux qui étaient apôtres avant moi, je suis parti pour l'Arabie, puis je suis revenu à Damas.***

C'est justement pourquoi il s'avère quelque peu choquant que Paul ait accordé plus d'importance à tout ce qu'il fit lui 'aussitôt' après avoir été appelé, à savoir *se rendre en Arabie puis à Damas*, qu'à tout ce que Dieu avait fait avec lui, *le choisir, l'appeler, lui montrer son Fils et le convertir en son apôtre*. Mais dans le passage cité, sur le plan de la

syntaxe de l'expression, l'accent est à faire retomber davantage sur la conséquence, à savoir *l'évangélisation immédiate*, au lieu que ce soit sur le fait lui-même, *la bienveillance de Dieu* qui lui fit connaître Jésus en tant que son Fils. Les interventions de Dieu se voient, se 'mesurent', dans les effets.

Cependant Paul ne cache pas qu'être envoyé a été un pur don : "ce que je suis, je le dois à la grâce de Dieu" (1 Co 15,10). Et, en effet, il ne se présente pas comme étant le sujet actif, mais comme étant le receveur bénéficiaire d'une intervention, tout autant gratuite qu'inattendue, de Dieu *en* lui. Si l'opération de Dieu est quelque chose d'objectif, vient du dehors, la réalisation se produit au plus profond de lui-même, et devient une expérience toute privée : on ne peut l'attester qu'en raison du résultat qu'elle produit, la mission inévitable.

Paul présente sa vocation apostolique comme *ce qui lui fait effectuer une expérience de Dieu* que maintenant il connaît en tant que Père du Ressuscité, ou mieux comme ce qui lui donne à connaître de la part de Dieu – qui se dévoile, se révèle d'une manière définitive – sa paternité de Jésus. A cette connaissance – 'induite' *par* Dieu – il n'est pas parvenu au moyen de ses capacités ni en raison de sa fidélité. Cette 'connaissance' est le motif de son apostolat immédiat : Dieu a agi en lui d'une manière imprévue, et lui, aussitôt, a agi parmi les païens. Dieu s'est identifié comme Père de Jésus et Paul sent qu'il est identifié au milieu des païens comme son envoyé. Sa vocation est une conséquence d'une expérience de Dieu reçue de Lui.

Paul ne devint pas un homme moins méchant, ni plus zélé. En lui, il n'y eut pas de changement de conduite ni d'abandon de la foi juive. Dieu lui donna un 'savoir' nouveau : il vint à connaître l'identité véritable de Dieu (Père de Jésus) et, en elle, lui fut découverte la véritable identité de Jésus (Fils de Dieu). Et cette compréhension qui était tellement nouvelle qu'elle devint définitive ('apocalyptique'), il la ressentit comme une bienveillance divine en sa faveur ; il la vit comme un appel qui remplit Dieu de satisfaction, de complaisance. Dieu se sentit bien quand il l'appela et lui révéla qu'Il est le Père de Jésus. La rencontre avec le Ressuscité – rappelle Paul aux galates – se réalisa comme une conversion, fut une double (re)connaissance : savoir que le Dieu d'Israël était en réalité le Père de Jésus (Ga 1,16), et se savoir envoyé par lui pour l'annoncer aux païens (Ga 1,17).

Cette confession, centrale pour la compréhension de l'événement, est précédée par deux formulations, participiales dans le texte original, qui intègrent la conception de Dieu que Paul avait reçue : Il est "*Celui qui l'a mis à part depuis le sein maternel*" et "*Celui qui l'a appelé par sa grâce*" (Ga 1,15). Mettre à part, en le séparant pour soi, avant même qu'il fût né et l'appeler à la vie dès le sein maternel sont des expressions qui ont été employées pour raconter des vocations de prophètes (Jr 1,5 ; Is 49,1) ; Paul les considère comme appropriées pour décrire son expérience et, donc, il se présente comme prophète, lui aussi, élu par Dieu. De plus, il reconnaît maintenant (au moment où il écrit aux galates) que depuis toujours, et même depuis les temps où il n'était pas encore né ou pendant la période où il poursuivait l'Eglise, Dieu l'avait choisi et destiné comme évangélisateur des païens ; en l'appelant à la vie, il l'appela à l'apostolat. Toute sa vie, y compris la longue période où il est un juif zélé et un persécuteur acharné, il avait été sous la bienveillance divine. Il ne s'en rendit compte, il est vrai, qu'au moment où il connut le Christ, où il sentit qu'il était envoyé pour évangéliser les gentils.

Dieu ayant agi envers Paul avec gratuité, il l'éduqua à la gratuité dans la mission, en le libérant du service de la loi de Dieu pour servir le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu. Puisque sa vie de persécuteur n'empêcha pas Dieu de le faire devenir 'apôtre des païens' (Rm 11,13), Paul comprit que dorénavant sa vie n'aurait plus d'autre tâche, ni d'autre sens, que d'annoncer Jésus Christ et Jésus Christ crucifié (1 Co 2, 2) : "Car annoncer

fois seulement, ils le comprennent correctement. Il ne s'agit pas simplement d'une difficulté pour les hommes, mais bien de quelque chose qui n'est possible qu'à Dieu.

[23]***Regardant autour de lui, Jésus dit à ses disciples :***
"Qu'il sera difficile à ceux qui ont les richesses d'entrer dans le Royaume de Dieu ! ".
[24]***Les disciples étaient déconcertés par ces paroles. Mais Jésus leur répète :***
"Mes enfants, qu'il est difficile d'entrer dans le Royaume de Dieu ! [25]**Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu".**
[26]***Ils étaient de plus en plus impressionnés ; ils se disaient entre eux :***
"Alors qui peut être sauvé ?".
[27]***Fixant sur eux son regard, Jésus dit :***
"Aux hommes c'est impossible, mais pas à Dieu, car tout est possible à Dieu".

Pierre exprime la *réaction des disciples devant la radicalité de Jésus* (Mc 10,28-31). La problématique personnelle du jeune homme a totalement disparu du récit. Pierre, qui donne pour sûr qu'il a fait tout ce qui s'avérait impossible au jeune homme réussit à arracher à Jésus une promesse de récompense, pour maintenant et pour plus tard. Tout ce qui est laissé – et les choses énumérées sont au nombre de sept [nombre indiquant la totalité] – sera pris en considération.

[28]***Pierre se mit à lui dire :***
"Eh bien ! nous, nous avons tout laissé pour te suivre".
[29]***Jésus lui dit :***
"En vérité je vous le déclare, personne n'aura laissé maison, frères, sœurs, mère, père, enfants ou champs à cause de moi et à cause de l'Evangile, [30]**sans recevoir au centuple maintenant, en ce temps-ci, maisons, frères, sœurs, mères, enfants et champs, avec des persécutions, et dans le monde à venir la vie éternelle.** [31]**Beaucoup de premiers seront derniers et les derniers seront premiers".**

2. Pour éclairer la vie

Il y avait une personne bonne qui voulait être meilleure

Tandis que Jésus se mettait en route, s'approche de lui en courant un inconnu[2] qui se jette à genoux devant lui. L'homme désire savoir *ce qu'il doit faire* pour arriver à recevoir la vie éternelle. Il sait qu'il doit observer la loi ; et, ce qui est plus important, il se déclare prêt à faire n'importe quoi, à faire tout ce qu'on lui dira.

Avant de répondre, Jésus se montre critique d'une façon surprenante ; il n'accepte pas qu'on lui attribue ce qui est dû à Dieu seul (Mc 10,18). La réponse de Jésus est trop évidente ; il répète, sans commentaires ni explications détaillées, la seconde partie du décalogue (Mc 10,19 ; cf. Ex 20,12-16 ; Dt 5,16-20) : telle est la volonté du Dieu bon ; ses commandements indiquent le chemin de la vie. Celui qui a effectué la demande devait le savoir.

La scène pourrait se conclure ici : la personne a reçu la réponse demandée. Mais au lieu de s'en aller, il fait une confession qui impressionne Jésus (Mc 10,20). Jésus se trouve devant quelqu'un qui non seulement est disposé à accomplir ce qui lui serait demandé, mais peut confesser qu'il est déjà en train de le faire, tout et sans cesse,

[2] Dans les textes parallèles il est identifié : jeune homme (Mt 19,20.22), notable (Lc 18,18).

depuis sa jeunesse. Et il reste attiré par ce jeune homme bon (Mc 10,21). Avant de lui proposer un changement radical, Jésus est radicalement changé vis-à-vis de lui. *Ce jeune homme est l'objet d'un amour surabondant, en raison duquel est attendu de lui quelque chose de plus*. La nouvelle exigence de Jésus est une preuve de l'amour qu'il a pour lui.

La seule chose qui lui manque est de laisser tout ce qu'il possède, de *le vendre*, de le distribuer parmi les pauvres et de suivre Jésus. La proposition de Jésus n'est pas une nouvelle condition pour obtenir la vie éternelle. C'est une nouvelle possibilité de vivre cette vie d'obéissance à Dieu que le jeune homme est en train de mener avec tant de succès. Le renoncement à tout ce qu'il possède n'est pas encore tout ce qui lui manque, mais seulement une première étape, un pas préalable qui prépare le pas définitif : la "sequela" de Jésus (Mc 1,16-20 ; 2,13-17) et l'activité apostolique (Mc 6,7-13). Il ne doit pas renoncer aux biens parce qu'ils seraient mauvais, mais leur possession n'est pas préférable ni même – dans ce cas – compatible avec la compagnie de Jésus lorsqu'on va à sa suite : *chargé de biens, on ne peut pas être en quête du Bien.*

L'inconnu, malgré sa bonté, ne peut pas supporter l'exigence de Jésus. Sans rien dire, triste et la tête basse, *il quitte Jésus pour ne pas laisser ce qu'il a* (Mc 10,22). Il conserve ses biens, mais perd sa joie et le bon maître. *Ses richesses ne l'avaient pas empêché d'être un bon croyant, mais elles le mirent dans l'impossibilité d'être un simple disciple.*

Combien il est difficile de posséder des biens et d'entrer dans le Royaume !

Le regard de Jésus précède l'enseignement adressé à tous ceux qui restent autour de lui. Posséder le royaume s'avère difficile pour quiconque possède des richesses (Mc 10,23). Jésus ne parle pas encore d'« impossibilité » (Mc 10,27), il souligne la difficulté (Mc 10,24). En outre, et cela s'avère surprenant, il introduit ici le thème de l'entrée dans le Royaume, tandis que l'invitation adressée au bon riche était, au contraire, de le suivre pauvre.

La réaction des disciples est plus que logique. Ils ne peuvent pas éviter de rester impressionnés devant l'affirmation de Jésus. Dans la tradition religieuse judaïque, la richesse, loin de constituer un empêchement à entrer dans le Royaume, était la preuve de la faveur de Dieu (Dt 28,1-14). Les disciples de Jésus comprennent que la difficulté à se sauver n'est pas réservée seulement à celui qui possède beaucoup de biens, mais à tous ceux qui basent leur conception du 'bien' dans leur possession (Mc 10,24 ; Lc 6,20.24). Ce n'est donc pas le salut du riche, mais celui de l'homme comme tel qui se trouve menacé (Mc 10,26).

Dans la pensée de Jésus la difficulté, au lieu de diminuer, augmente : il n'est pas nécessaire de disposer de biens propres, il suffit de mettre en eux sa confiance, même s'ils sont dans la réalité en petite quantité, pour que l'entrée dans le Royaume devienne difficile. Jésus cherche à avertir tout le monde qu'*en regard de Dieu et de son royaume, tout doit s'avérer petit et méprisable, bon à être jeté* ; celui qui ne juge pas tout ce qu'il possède comme insignifiant, rend Dieu insignifiant. Et pour souligner la difficulté, Jésus recourt à une hyperbole. Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume (Mc 10,25). Se laisser posséder par tout ce qu'on a peut conduire à la perte du Royaume que l'on attendait.

La réaction des disciples fait supposer que cette fois ils ont bien compris leur maître (Mc 10,26). Se répand parmi eux l'épouvante, mais ils n'osent pas s'adresser à Jésus. Ils demeurent angoissés par l'incapacité radicale de l'homme – et non pas seulement par

celle du riche ! – de se sauver. Si, tout en étant riches, les bons n'y réussissent même pas, qui donc pourra y réussir ?

Et de nouveau le regard de Jésus précède ses paroles (Mc 10,27). Et il répond en confirmant l'impossibilité pour l'homme de se procurer par lui-même le salut. Ce n'est pas que le pouvoir de Dieu finisse là où termine celui de l'homme, le fait est que le salut de Dieu ne connaît pas de limites. Indépendamment de ce qu'il est ou de ce qu'il a, l'homme dépend de Dieu. Il n'a pas besoin des richesses pour s'assurer le salut. *Tout est un don de Dieu et Dieu est l'unique bien non aliénable.* Seul Lui peut sauver.

Un Dieu couvert de dettes, comment il récompense

Porte-parole des disciples, Pierre fait remarquer qu'à la différence du riche, eux, ils ont tout abandonné, et pas seulement la famille et le travail. (Mc 10,28). Ils ont tout perdu pour le gagner, proclame Pierre avec une emphase évidente. Les disciples disent qu'ils ont surmonté l'épreuve devant laquelle le riche a succombé. Ils sont conscients de leurs renoncements ; ils s'attendent à une abondante rémunération : quelque chose reviendra à celui qui a laissé quelque chose.

Jésus répond par une promesse qui va bien au-delà de l'intention et des paroles de Pierre (Mc 10,29). Ils peuvent être sûrs que non seulement à eux, mais aussi à quiconque aura renoncé à quelque chose dans sa vie, sera accordée une récompense. L'énumération des renoncements possibles est éloquente. La liste des personnes *possédées* est plus longue que celle des choses. Est-ce que ce ne serait pas parce qu'elles constituent nos biens les meilleurs ? Ou, peut-être, parce que ce sont ceux qui nous possèdent mieux ?

Le renoncement, en tout cas, ne doit pas être vague ; il a des contenus (propriétés et personnes aimées) et deux causes (le Christ et l'Evangile). *On ne peut pas renoncer aux biens*, qu'il s'agisse d'objets bons ou de personnes bonnes, *pour un motif quelconque*. Il n'est pas question ici, en effet, d'un motif quelconque qui entraînerait leur disparition. *Il faut avoir de bonnes raisons pour renoncer aux biens que nous possédons.* Du fait que ce sont seulement un rapport étroit au Christ et l'effort missionnaire qui justifient d'y renoncer, les biens continuent à être de bonnes choses, mais ne sont pas le meilleur.

Avec le centuple promis non seulement est assurée la récompense, mais aussi est certain l'engagement divin pour faire qu'elle devienne réalité. *Telle est la façon de payer typique de Dieu*, sa pratique courante, avec ceux qui écoutent et accomplissent sa volonté (Mc 4,7-20). La fraternité chrétienne compense la famille qui a été laissée, mais n'est pas exempte de dangers (Lc 12,52-53 ; Mc 13,12-13). La récompense de maintenant, même si elle est généreuse, est limitée. Seule la vie éternelle récompense réellement la "sequela" ; *ce n'est que dans l'avenir que Dieu soldera totalement sa "dette"* envers ceux qui ont tout abandonné pour suivre le Christ. *Avoir un Dieu couvert de dettes est la meilleure garantie d'un avenir inespéré*. C'est alors que les derniers seront les premiers (Mc 10.31).

Avant de conclure : quel est mon (unique) bien ?

Le souvenir du riche qui ne put pas devenir disciple est un avertissement permanent pour les disciples qui désirent être riches ou, simplement, les premiers. La rencontre de Jésus avec le jeune homme riche (Mc 10,17-31), a comme motif l'incompatibilité des biens avec la "sequela" de Jésus : *l'unique bien du bon disciple doit être Jésus seul* qu'il est en train de suivre. Jésus ne tolère pas que les bons conservent des biens propres en concurrence avec lui. A celui qui veut le suivre Jésus demande un don de soi exclusif.

- *Le jeune homme qui ne put pas demeurer avec Jésus alla à sa rencontre parce qu'il était réellement intéressé à son salut personnel. Est-ce que l'on ne peut pas déterminer ici l'un des motifs les plus fréquents pour lesquels nous évitons de Le rencontrer ? Qui parmi nous, aujourd'hui, va à le recherche de bons maîtres capables de lui enseigner le chemin de la vie ? Que manque-t-il : des maîtres capables d'indiquer le chemin et d'accompagner l'effort pour obtenir la vie éternelle ou bien l'envie d' y parvenir ?*

- *A celui qui était bon, Jésus propose d'être parfait, en l'invitant à renoncer à ses biens. Une bonté qui s'appuierait sur tout ce qu'on possède de bon n'est pas digne du disciple du Christ. Alors, comment concilier les biens et le Christianisme ? Pourquoi Jésus a-t-il pu codifier la perfection de la personne bonne dans le renoncement et l'aliénation de ce qu'elle possédait ? Est-il toujours vrai que tout ce qu'on possède de bon constitue un empêchement pour suivre le Christ ? Quelle est ma situation ?*

- *Si, pour autant qu'ils puissent être riches, les bons ne se sauvent même pas, à qui sera accessible l'entrée dans le Royaume de Dieu ? Est-ce que ce n'est pas parce que Dieu ne se vend pas, et qu'il ne peut absolument pas être acheté, ne peut être acquis en échange d'aucun bien, fût-il grand ? Pourquoi faut-il se détacher des dons de Dieu pour recevoir Dieu comme don ? Est-ce vraiment possible ?*

- *Celui qui laisse quelque chose pour Dieu ne le regrettera pas : il recevra le centuple. Est-ce notre expérience actuelle ? En tout cas, quel pourrait être le motif d'un regret ? Est-ce que la raison ne sera pas qu'ayant laissé quelque chose, nous croyons avoir droit à beaucoup ? Si nous nous détachons de quelque chose, considérons-nous Dieu comme notre débiteur ou bien faisons-nous simplement notre devoir ? Méritons-nous une récompense pour ce que nous faisons, ou ne serait-il pas mieux de laisser Dieu y penser, lui, à nous récompenser ?*